



C'EST ASSEZ BIEN D'ÊTRE FOU

D'Antoine Page
Documentaire
France – 28 mars 2018 – 1h44

Lundi 22 octobre 2018 19h00

**SÉANCE UNIQUE
EN PRÉSENCE DU RÉALISATEUR**

La sortie en salle du film *C'est assez bien d'être fou* s'inscrit dans un hommage au dessinateur et street-artist Bilal Berreni (Zoo Project), disparu à l'âge de 23 ans.

La rencontre d'un dessinateur et d'un réalisateur



Lorsqu'Antoine Page et Bilal Berreni se rencontrent, ils ne connaissent pas leurs travaux respectifs. ils sont solitaires, ne cherchent pas de collaborateurs, et pourtant le courant passe immédiatement. ils partagent la même passion pour leur domaine, la même croyance en un art populaire et le même désir d'indépendance. Ils se mettent tout de suite à rêver un voyage à travers la Russie : l'un dessinerait, l'autre filmerait. Bilal interviendrait durant le périple en réalisant des fresques, des installations in situ : sur le lac Baïkal gelé, sur les immenses escaliers Potemkine, à bord du transsibérien... ils veulent lier aventure et expériences artistiques, jouer de la complémentarité de leurs matériaux, le dessin et la vidéo, pour raconter les différents moments du voyage.

Un vaste projet artistique se dessine : le film *C'est assez bien d'être fou* était né !

Antoine Page

« À la minute où l'on s'est rencontrés avec Bilal on s'est mis au travail. Plutôt on s'est mis à rêver, à fantasmer ensemble. Aucune limite, on était d'accord là-dessus. On envisage tout, on teste tout, à nous de réussir à faire exister nos idées. Mais outre le fait de partager le même état d'esprit, ce qui m'a immédiatement intéressé, c'est qu'avec Bilal j'allais travailler avec quelqu'un qui maîtrisait un autre domaine que le mien, le dessin, et donc une autre manière de raconter, d'évoquer, d'émuouvoir. Combinés, le dessin et la vidéo allaient nous permettre d'expérimenter dans tous les sens. Bref, on était partis. Où ? Impossible de dire, mais en tout cas on y allait avec passion, enthousiasme et engagement. »

Bilal Berreni (alias Zoo Project)

« J'ai commencé par peindre sur les murs de ma ville, de mon quartier. Je défends un art en contact direct avec le spectateur, un art vivant, qui dérange, qui interroge... En France, il me semble que l'art a perdu son caractère populaire et n'est plus réservé qu'à un petit nombre. Pour moi, c'est à l'artiste de faire l'effort d'aller vers les gens et pas le contraire. C'est ce que j'ai essayé de faire avec mes peintures : nouer un dialogue avec le passant, le faire réagir. Alors pourquoi ce projet de film et de voyage ? Au départ mon idée était de m'éloigner, de quitter mon quotidien, mes repères. Partir. Finalement n'importe où. Aller vers l'inconnu. J'ai 20 ans, j'ai tout à voir, à apprendre, à découvrir. J'ai envie de m'éloigner de ce qui commence à devenir un poids. La routine, l'uniformité, le petit milieu de l'art de rue parisien, un aspect « branché » que j'ai toujours combattu. Je crains le piège de l'officialité tout autant que celui de la marginalité, de « l'underground ». Partir est un moyen d'échapper à tout cela, d'exciter ma créativité, de respirer un autre air. Ce sera aussi le moyen de confronter mon travail à d'autres regards. Pourquoi le street art ne serait-il réservé qu'aux citadins ? Je veux aller dans les campagnes, dans des lieux vierges de cette culture. Je veux surtout montrer qu'il est possible de peindre, de s'exprimer sur les murs, montrer que l'art peut être accessible à tous. »

Un street-artist en quête d'aventures

Depuis toujours Bilal dessine, tout le temps, sur tout, comme un fou. Rapidement les dessins débordent des cahiers et la rue devient son terrain de jeu. À 18 ans, il crée son pseudo « Zoo Project ». En l'espace d'un an, il repeint tout le XXe arrondissement de Paris de fresques gigantesques : gros traits noirs expressifs creusant une forme blanche, le style est à la fois brut et évocateur. Des aphorismes accompagnent parfois les fresques.

Jamais didactiques ou manichéennes, ces phrases ajoutent une note douce-amère, un contrepoint absurde. La démarche est profondément politique sans que jamais le résultat ne perde de sa poésie. Bilal accède rapidement à la reconnaissance du milieu. Les galeries le courtisent mais il est déjà ailleurs. Parti en Tunisie au moment de la révolution, il choisit d'y représenter les martyrs puis part s'installer dans un camp de réfugiés à la frontière libyenne. Il y peindra, grandeur nature sur du tissu, les réfugiés du camp. Son travail prend la forme d'installations réalisées avec et pour les gens qu'il peint, et cette fois-ci c'est la presse nationale qui s'intéresse à lui (Libération, Le Monde). Lui est déjà loin, reclus en plein hiver par -30° dans une cabane au fin fond de la Laponie, avec le projet de réaliser un roman graphique qui racontera son expérience... Et ainsi de suite, un bouillonnement d'idées, de projets, de réalisations, sans jamais se ménager, sans jamais faire de compromis.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Quand le projet du film est-il né ?

C'est Jeanne Thibord, ma productrice de l'époque, qui m'a présenté Bilal. Elle habitait Belleville et avait été impressionnée par les immenses fresques signées Zoo Project qui commençaient à recouvrir tout le quartier. Elle a réussi à savoir qui se cachait sous ce pseudo et a rencontré Bilal Berreni, il venait d'avoir dix-huit ans. Il lui a tout de suite fait part d'un projet qu'il avait de parcourir le monde en repeignant tout sur son passage et de la possibilité de filmer son expérience. Le projet avait tout du fantasme et promettait assurément d'être hasardeux. Jeanne s'est tout de suite dit que nous pourrions nous entendre. C'était bien vu : au bout de dix minutes de conversation, nous étions déjà en train de travailler sur le projet. On ne savait pas, alors, qu'il allait nous occuper durant près de quatre ans.

Le projet a-t-il évolué par rapport à l'idée de départ ?

Totalement. Bilal n'avait pas réellement pensé un projet : c'était juste une idée, un désir de voyage. Dès que nous avons commencé à y réfléchir de manière plus pragmatique, les véritables orientations sont apparues.

Le plus simple a été d'identifier ce que nous ne voulions pas faire. Ni un film de street art où, caméra portée, on suivrait un jeune artiste sillonnant les villes et laissant sa marque sur les murs, le tout filmé dans un style coup de poing ; ni un film de voyage où l'on suit des gens sympathiques partis sac au dos à la rencontre de l'autochtone.

En fait, on savait très bien ce qu'on ne voulait pas faire, mais pas beaucoup plus. Par contre ce que j'ai tout de suite proposé à Bilal, voyant que nous nous entendions particulièrement bien et que nous étions partis pour travailler longtemps ensemble, c'est de faire une véritable collaboration artistique où il n'y aurait pas un filmeur / suiveur et un filmé / étranger à l'élaboration du film. Dessin et vidéo seraient imbriqués et Bilal participerait à travers son art, le dessin, au processus de création du film.

Comment s'est passé le voyage au sens pratique ?

N'importe comment. Avec Bilal nous n'avions en tête durant la préparation que l'aspect artistique. Quelle installation faire ? Comment associer dessin et vidéo ? Comment créer une narration ? Si bien que le jour du départ nous nous sommes aperçus que nous n'avions même pas idée de la route à prendre pour traverser la Suisse. Ce fut à ce titre une improvisation totale du début à la fin. Une seule direction : Vladivostok, pour le reste nous nous en sommes remis aux aléas du voyage.

Et pourquoi avez-vous appelé le film « C'est assez bien d'être fou » ?

On a cherché un peu dans toutes les directions, proverbes chinois, fables de la Fontaine, aphorismes divers... Un moment on a passé en revue les citations utilisées par Bilal en regard de ses fresques parisiennes et on est tombés sur « C'est assez bien d'être fou ». C'était une phrase qu'il avait extraite de *l'Abécédaire* de Deleuze. C'était parfait. Tout tient dans le mot « assez » qui nuance, adoucit et rend accessible cette folie. Une folie douce, un appel à faire des choses, à rêver, à se lancer.

Prochaines séances :

Du 25 au 30 octobre

Eva, de Joseph Losey

The Guilty, de Gustav Möller

Court métrage :

ASPHALTE – Animation – 4'15 – Lisa Matuszak

Un regard documentaire et plein d'humour sur ce voyage écologique en BlaBlaCar. Par la réalisatrice de *Brume, cailloux et métaphysique*.

Sam remonte dans le Nord en covoiturage pour un enterrement...

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,70€

(hors week-ends et jours fériés)